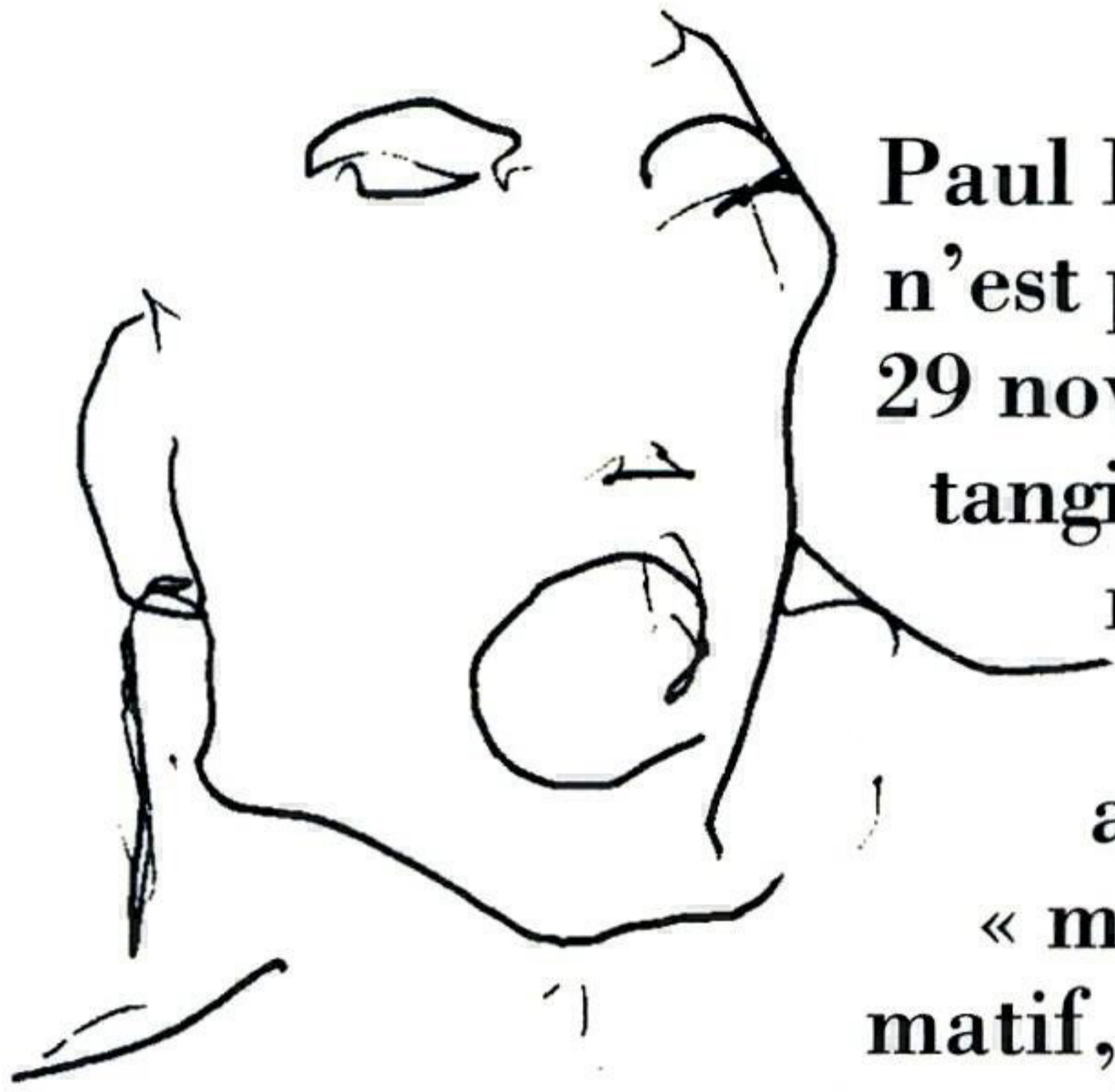


## BÉBÉ D'ACIER



Paul Leuquet est l'objet d'une cécité paradoxale. Cause qu'il n'est pas vraiment né – on a pu dire qu'il s'était « incarné » un 29 novembre 1932 –, qu'il ne relève pas de l'existence patente, tangible, opaque, qu'il n'est jamais là où on le croit (« l'illusion n'est-elle pas l'essence de la vie » a-t-il écrit dans un catalogue qui lui fut consacré en 1993) ; marcheur de ville, il arpente entre autres chemins celui qui sépare ses deux « maisons », de « souvenirs » et « d'eaux ». Homme approximatif, l'artiste n'est pas moins insaisissable, au point qu'on le

surnomma « Paul Protée », puisque le « vieux graveur bordelais », admiré et consacré par René Huyghe (« Paul Leuquet, dans ses gravures, aussi bien que dans ses textes, atteint souvent une rare poésie »), s'entiche de dessin, de peinture à l'huile, d'aquarelle, d'écriture et de théâtre.

De parole, devrait-on dire, puisque l'homme se prête volontiers à cet exercice, lecteur ou commentateur de ses textes ou de ses œuvres, parole nourrie d'elle-même, servie par une voix aux modulations sourdes ou claquantes. Le petit Paul en fut longtemps sevré, jusqu'à l'âge, avancé en enfance, de 38 ans. Son comédien de père et sa mère ubiquie en étaient pourtant singulièrement doués. Il se souvient des lectures qui nimbèrent son existence calfeutrée, puisqu'il n'allait pas à l'école, au prétexte d'une santé fragile, bénéficiant pour lui seul de l'enseignement de précepteurs plus enclins aux arts, à la littérature et à la philosophie, qu'à la mathématique ou aux sciences physiques.

Il ne sortira de cette atmosphère ouatée qu'à l'orée de ses quarante ans pour fréquenter « incognito » les amphithéâtres de la faculté des Lettres de Bordeaux. L'un de ses enseignants, Pierre Flottes, lui ouvrira l'espace de liberté de la parole que le vieil enfant utilisera désormais comme un passage entre lui et les mondes étrangers ou invisibles. Sa pratique du théâtre, plus tardive encore, le confirmera dans la captation de cette voix qui vient d'ailleurs. Voix, ou présences, issues des strates occultes de l'être, de cette part de lui-même qu'il ne maîtrise pas et qui, *a contrario*, le possèdent à certains moments de l'existence, indiquant à celle-ci sa nature précaire et malléable.

À cet égard, Paul Leuquet n'appréhende l'art que comme un moyen de préparer l'artiste à « recevoir » certains ordres. Non seulement comme un médium – qui n'est qu'un intermédiaire « neutre » –, mais comme le destinataire des « apparitions » et des messages, comme celui qui sera l'objet même de la transformation, comme il est l'objet de son art, tant celui-ci n'a de sens que dans la délivrance d'inconnu et dans sa fonction de métamorphose.

Une telle aptitude à se déprendre d'une forme d'existence immédiate n'est pas sans risques ni sans dangers. Il se souvient ainsi de « la vie » qui s'est manifestée dans plusieurs de ses créations, aquarelles en particulier, transformant des représentations en images animées, au point d'indisposer des témoins que notre culture occidentale rationaliste ne prépare pas à de tels phénomènes. L'art y retrouve ses racines et ses fonctions primitives, le pouvoir « magique » d'agir sur les êtres et la réalité.

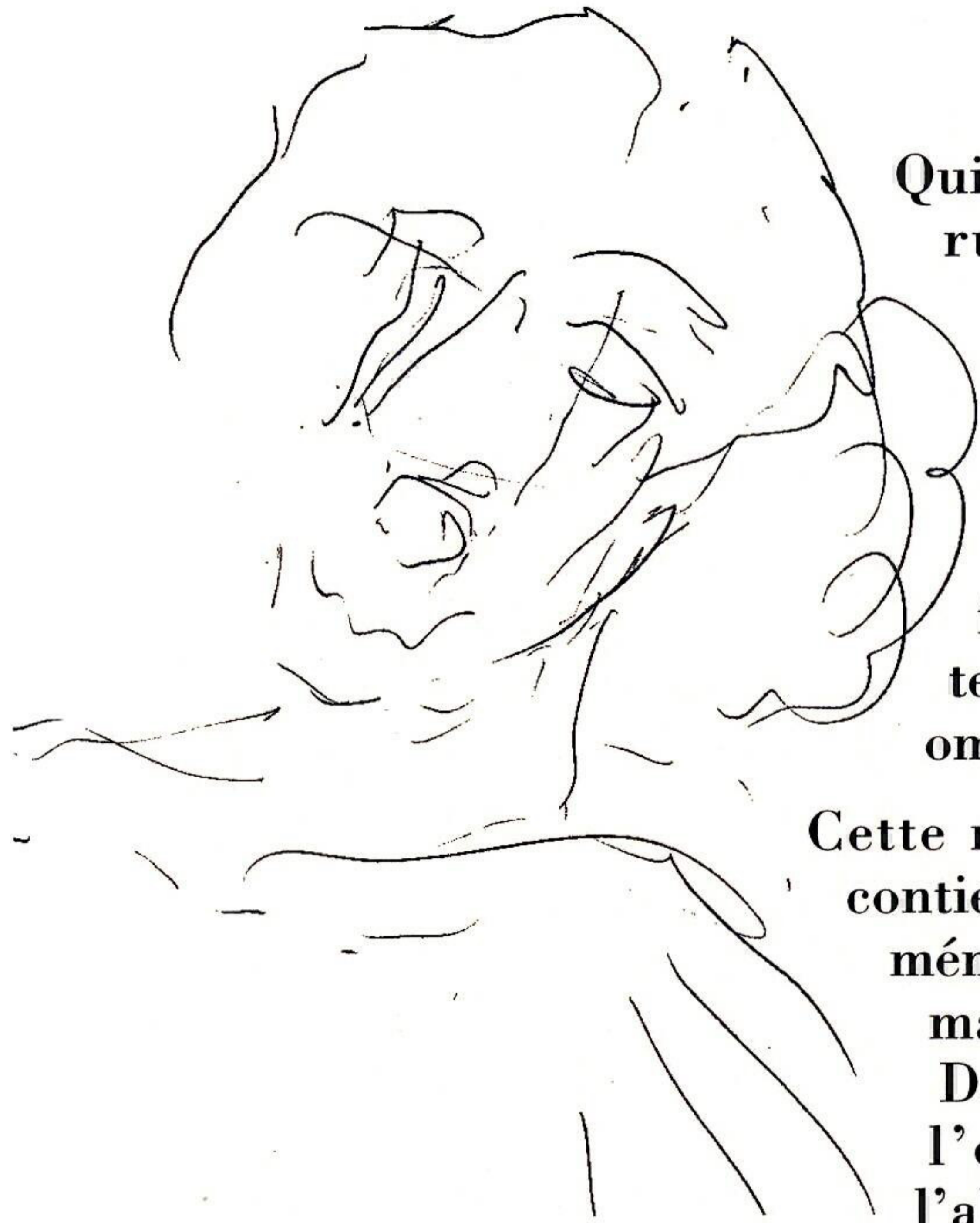
C'est cette forme de réappropriation de l'art à des fins non strictement esthétiques ou de représentation, ou commerciales, qui permet de situer Paul Leuquet dans le panorama de « l'art contemporain » : l'art agit sur lui, sur son être, comme il peut agir sur ceux qui regardent ses œuvres. Il ne vit pas de son art, son art vit en lui, ce qui n'a pas pour moindre conséquence une marginalisation sociale qu'encourent tous ceux qui font acte de liberté. Quoiqu'on en dise, notre société de « haute technicité » n'a gagné que du mépris pour les créations qui n'ont pas intégré un facteur normatif sous les apparences d'une audace formelle, géométries monochromes, objets ordinaires élevés au rang d'objets d'art par leur simple exposition (sans la percussion agressive, décalée, symbolique et burlesque des *ready-made* de Marcel Duchamp).

Paul, lui, loin de pousser l'activité humaine – la culture autrement dit – dans l'absurde de sa déconstruction, accueille la nature niée, foulée, dans ses demeures habitées par l'abandon et le souvenir. Le bébé comédien, l'artiste végétal ne fait pas l'artiste, il exerce la liberté. C'est tout ce que cette vie et cette œuvre voudraient nous insuffler.

DIDIER PERIZ

Illustration de Paul Leuquet : *Acteur*, dessin stylo bille.

## DE DUALITÉ ET DE CONTRASTE



Qui peut imaginer, en croisant Paul Leuquet dans les rues de Bordeaux, le monde à la fois poétique et ésotérique dans lequel il évolue ? En effet, cet homme seul, à la grise silhouette usée, portant à bout de bras ses éternels cartables, ne paye pas de mine. Emboîtons-lui le pas. Il nous mènera rue des Marronniers, jusqu'à sa tanière végétale. Les fusains, figuiers et autres troènes, en parfaite entente avec le lierre et la vigne vierge avalent dans leur ombre humide la maison que l'on ne devine même plus.

Cette maison dite « des souvenirs » est la matrice qui contient le ferment de l'imaginaire. Penché au bord de sa mémoire, baigné par l'ombre des disparus, il y puise la matière première nécessaire à son aventure poétique. Dans ce creuset où se mêlent les lointaines images de l'enfance et les expériences de l'homme avéré, l'alchimie se réalise. De ce sanctuaire émerge la magie de la création. L'ombre de Paul, l'autre Paul, ou Monsieur Dubois, a pris naissance là. C'est le miroir de son âme, son unique interlocuteur.

L'homme est bâti de contraste, de paradoxe. Si la maison des souvenirs, le lieu occulte, est fondamentalement indispensable à l'émergence créative de Paul, il est un autre endroit où sa personnalité artistique s'exprime. À l'atelier secret et interdit s'oppose l'atelier clair et ouvert de la maison du bord de l'eau.

Dans le port de La Grange, à quelques encablures de Bordeaux, Paul Leuquet a élu une ancienne demeure propice à l'échange, au commerce des idées. Telle une sculpture en perpétuelle évolution, l'architecture se meut au gré de son imaginaire.

Tout parle au visiteur : chaque pierre, chaque poutre est un témoin, possède une histoire. Les murs crayeux accrochent la lumière du soleil. On devine dans leur relief des motifs sculptés qui effleurent à peine, donnant une certaine sensualité à la rocaille. Le bois brut des étais fait vibrer l'espace du souffle de sa respiration.

La nature sauvage et presque agressive de la rue des Marronniers laisse ici la place à une végétation amicale et paisible qui participe à la vie, façonne le décor, palpite

au rythme de ses transformations.

Lieu d'accueil et de rencontre ouvert chaleureusement au visiteur, l'atelier du bord de l'eau est accroché à la rive boueuse de la Garonne. Ici même, le fleuve s'élargit comme fasciné par l'espoir si proche du grand large. Quel site est plus favorable au départ, au voyage, qu'un port si petit soit-il ?

Le parcours initiatique de Paul Leuquet, émergé de l'obscurité de la maison des Souvenirs aboutit au bord du fleuve. Qui sait si Paul, un jour, ne s'embarquera pas pour l'aventure à la suite de Monsieur Dubois, son ombre ?

L'idée du départ, du voyage, résonne dans la fluidité des aquarelles. Ces œuvres évoquent l'évasion silencieuse de l'âme, en des lieux évanescents, impalpables où l'espace se confond avec le temps. L'esprit erre dans cette nébuleuse qui semble à tout moment pouvoir disparaître, s'évanouir. L'eau, les vignes, les forêts sont-elles bien réelles ou n'expriment-elles qu'une illusion ? Rien n'est tangible, tout n'est que mystère, interrogations.

Une tout autre recherche de l'esprit se matérialise dans les huiles. Elles mettent souvent en scène des personnages héroïques ou mythologiques, Dante, Goya, Ulysse, Tamerlan, caractérisés par leur don de visionnaires et leur passion du voyage.

Le regard se trouve aspiré vers le néant infini, la clarté éblouissante. L'œil explore, flotte dans l'air, s'accroche au relief qui nous renvoie notre réalité.

À la découverte illuminée de la sérénité, à l'espérance folle d'une fuite vers le bonheur se heurte l'interrogation anxieuse face à la mort, la guerre, l'inconcevable violence de l'homme. Aux espaces azurés s'opposent les taches brutales et sombres.

Paul traduit l'écartèlement entre un monde imaginaire réconfortant et un monde réel insoutenable, s'identifiant aux héros éternels, ces chercheurs infatigables de vérité, il marche dans les pas d'Ulysse.

Tourné à la fois vers les autres et vers lui-même, Paul Leuquet est un poète penché sur les grandes interrogations de la vie.

MARION MANLAY-CHARAZAC

Illustration de Paul Leuquet : dessin stylo bille.

## DIALOGUE INTERROMPU



J'ai rencontré Paul Leuquet au salon du livre de Bordeaux en 1995, où il signait son « roman », *Monsieur Dubois ou les mémoires de mon Ombre*, une rencontre qui nous faisait partager le même étal, le même vin, la même attente d'on ne sait quel lecteur, beaucoup et peu de choses. On m'avait dit qu'il peignait, gravait, que parfois il jouait du théâtre, se promenait souvent, connaissait bien Bordeaux, et habitait des maisons compliquées, végétales, labyrinthiques.

*C'est ce qu'on dit, bien sûr ; je dirais, moi, que je vis de détails préoccupants. Je fais des expériences de lumière qui seraient incompréhensibles sans les outils que je me donne. Tout est rare, il y a peu d'accès.*

Est-ce que quelque chose en nous, finalement, finit par arriver ?

*On ne rencontre pas souvent les hommes, et ce serait la seule grâce, mais l'être est saturé de méthodes, et non de ce qui est, l'intérêt aura fourni tous les prétextes, nous n'aurons lié de liens que dans ces prisons.*

Mais alors, qu'avez-vous trouvé ?

*Ce que j'ai fait pour autant qu'il me fut donné.*

Ce ne fut que ce mince échange, toujours trop peu quand c'est important. Je n'avais que deux jours et, n'étant à cette époque qu'ouvrier agricole, je dus retourner vers 50 hectares d'occupations diverses et prenantes.

Mais on devait se revoir. Un an après, aidé par des mains amies, je m'installe à Bordeaux, quartier Saint-Michel, et je retrouve Monsieur Paul. Il porte à peu près la même veste, ample et fripée, luisante comme celle d'un artisan, sérieuse comme tout déguisement, mais heureusement débonnaire.

Une conversation commence, mais cette fois dans sa maison du quartier de caudéran, « la maison des souvenirs », dans la bulle de verre, comme dit Monsieur Paul. « *J'y fais des rencontres de lumière* », précise-t-il. Et c'est vrai que les gravures que j'ai vues ne témoignent pas d'autre chose : « la Nuit », par exemple,

la Nuit bleue qui ne serait que le visage d'une femme, si ne s'y côtoyaient les arbres et les astres. Fraîcheur et fermentation de la lumière, des rêves étayés d'encres, cernés de petits matins.

C'est dans une curieuse maison que cela se fait. On peut passer devant sans la voir. On n'aperçoit, de la rue, qu'un seuil, trois marches, un perron encombré, des pierres, des planches, de la ferraille, tout un assortiment de matériaux, un chantier inachevable, comme toute réalité.

*Je n'ai gardé que ce que je devais chercher.*

Comme Monsieur Dubois ?

*Comme son ombre.*

Qui est Monsieur Dubois ?

*Dieu.*

Comme la lumière alors ?

*Oui, on peut dire ça.*

Et Madame Ernest ?

*Le temps. Une observance.*

*Il n'y a que ce qui revient, d'un jour, d'une parole à l'autre, majeur ou mineur, selon les arcanes et d'après les lieux.*

THIERRY METZ - PAUL LEUQUET

Ce début de dialogue, entrepris à la fin de 1996, a été interrompu par la disparition de Thierry Metz, le 15 avril 1997.

Illustration de Paul Leuquet : dessin stylo bille.

Qu'est-ce donc ce livre-piège ? Un caravansérail incroyable où les ivoirines Salomés tatouées de pierreries de Gustave Moreau côtoient les grotesques charbonneux de Daumier, où les sphinges pensives de Redon fraternisent avec les démons facétieux de Jérôme Bosch. Un concentré de la bibliothèque babylonienne chère à Borgès, un labyrinthe de miroirs, une baudelairienne « *forêt de symboles* ». Un maelström halluciné où, à côté de l'inattendu, du déconcertant parfois, passent des moments de grâce et de poésie pure, de hautes méditations fraternelles.

Cela et autre chose encore, une vertigineuse autobiographie des songes du démiurge, une descente aux enfers de soi-même, une quête opiniâtre et désespérée des lambeaux de quelque paradis perdu. Il se pourrait que le poignant poème d'ouverture en donne le ton – sinon la clef, l'une des innombrables clefs :

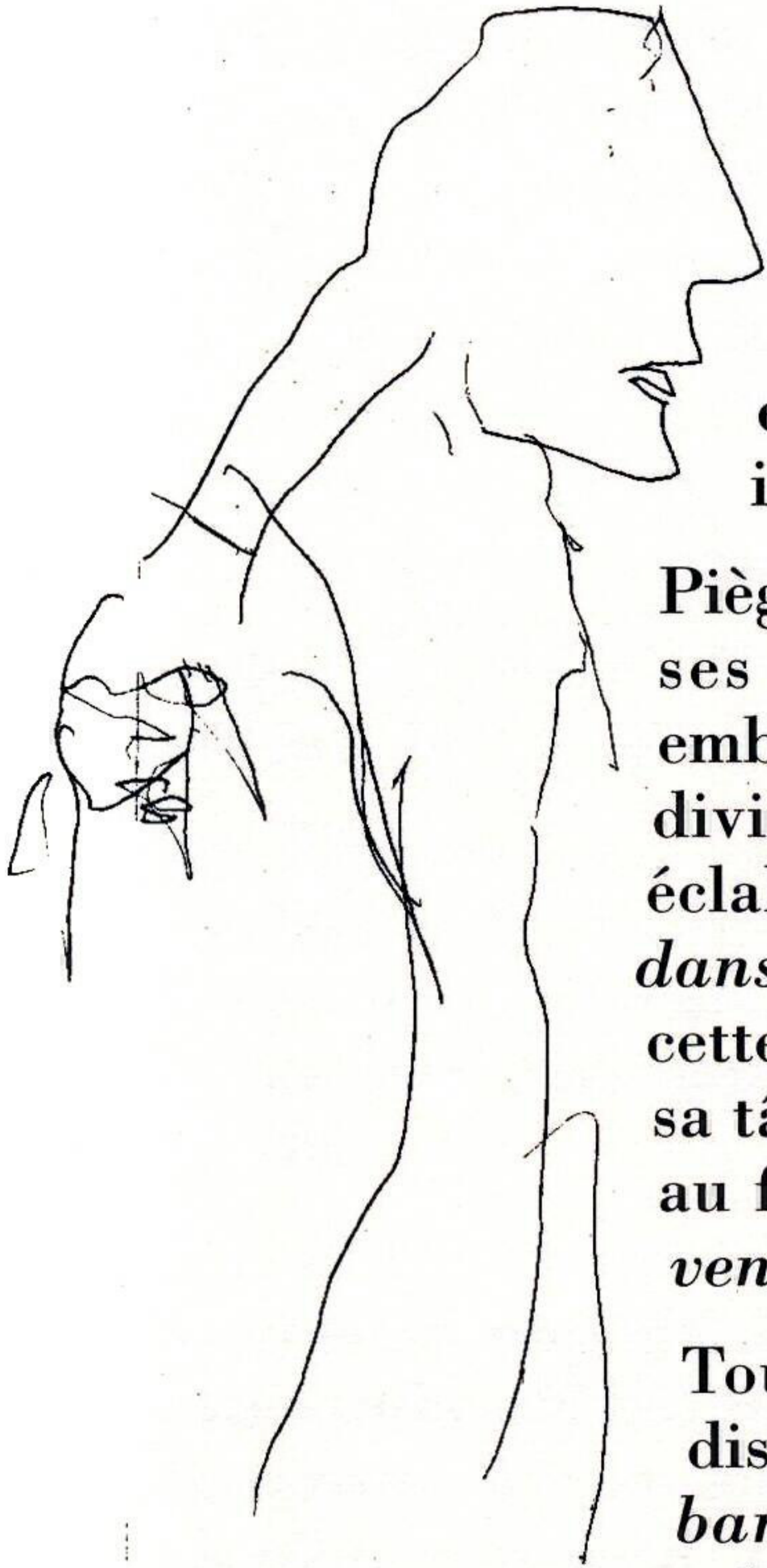
« *Vertige du passé  
Où êtes-vous ma mère ?  
Où êtes-vous mon père ?  
Entendez-vous ma voix murée de solitude ?  
Mon pas au jardin où nos pas se croisèrent ?* »

Qui parle ainsi ? l'auteur ou son ombre ? L'auteur à son ombre ?... Vaine question ! Parvenu à un certain niveau d'abandon et de pitié, c'est toujours la bouche d'ombre qui dicte, le scribe attentif qui s'efforce de traduire fidèlement, en signes convenus, les syllabes étouffées. De l'immobile séisme qui le ravage (« *l'admirable tremblement du temps* » qu'évoque Chateaubriand dans *La Vie de Rancé*) il est l'unique sismographe. « *Tout être est un souffle qui interroge* » dit Paul Leuquet. Oui : un souffle suspendu à la magie fragile et, peut-être, illusoire des mots. La ligne d'encre, la ligne d'ombre entre deux inconnus : soi-même et autrui... d'osmose...

Incertaine frontière... Membrane  
Je dis « les mots » – cette antique mains, trop de regards, pesée, trébuchet du « style ». Mais qu'utilise ici Paul Leuquet ? Ne des traces, des indices, des lui, n'oublie jamais qu'il est, artisan. Il répugne à vanité volatile des théories. Il lecteur !) comme le pinceau crisse sur le papier, le burin mord et corrode le soleil relève de la pure magie, l'envoûtement et de des mots et ce sont des images qui, en tourbillon serré, nous sautent au visage, imposent aux yeux, à l'esprit et au cœur leur fascination logique.



monnaie usée par trop de évaluée à l'incertain sont-ce bien *les mots* seraient-ce point davantage équivalences ? L'écrivain, en d'abord, artiste, donc l'abstraction des idées, à la attaque sa page (et son balafre la toile, le pastel griffe la plaque, l'eau-forte humilié du cuivre. Un tel art peut-être aussi (qui sait ?) de l'hypnose : nous croyons lire

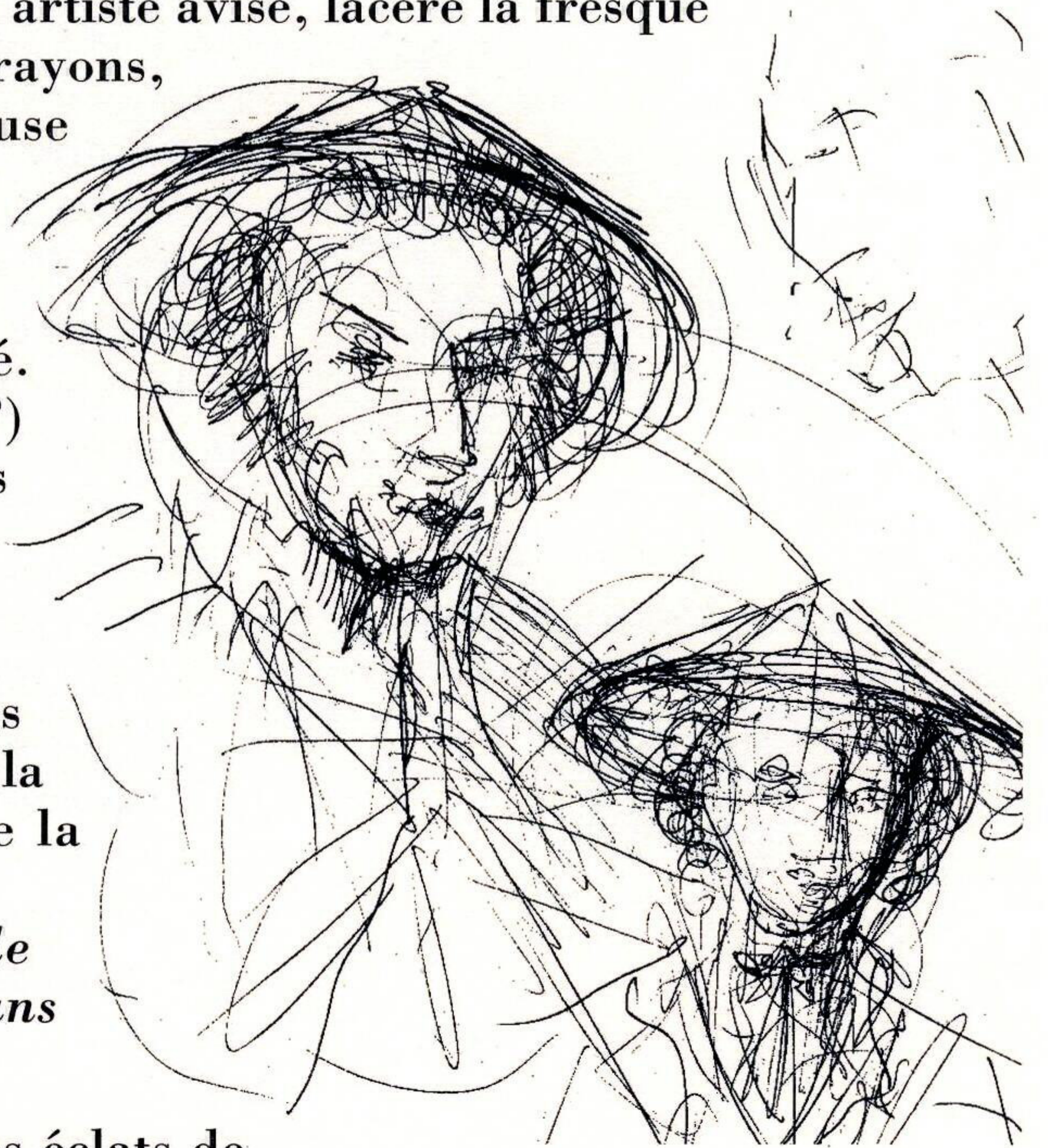


Logique, oui. Rigoureusement. Implacablement. Dans la citadelle d'ombre, Leuquet se meut grâce à l'infailible radar des chauve-souris. Il tisse, à vol de velours, ses passerelles piranésiennes. Et, surtout, il bâtit son prodigieux vitrail, ce soleil de Nuit dont l'arc-en-ciel ocellé est fait de mille joyaux enchâssés en l'harmonieuse sévérité de la rosace, tramé par un invisible mais minutieux sertissage.

Piège de pierre et de clarté. Que cherche-t-il donc à capter dans ses hypogées, ses souterrains, ses abîmes ? Ce dont Greco embrasait les cyprès de ses corps flammés, aspirés par le zénith divin. Ce dont Goya, à travers ses grappes de visages torturés, éclaboussait les murs de la *casa del Sordo*. « *Ma liberté avance dans la nuit* » s'écriait Maurice de Guérin. C'est là aussi, dans cette féconde et noire matrice, que notre incertaine vérité plonge sa tâtonnante racine. Là encore que, tel un lambeau de ciel en exil au fond d'un puits, il nous faudra chercher « *le reflet d'un Dieu venu épouser la lumière* ».

Toutefois, c'est un dépouillement proche de l'ascèse que nous dissimulent, bien souvent, les chamarrures de cet ample *concerto barocco* qu'effleure l'aile de l'Ange du Bizarre et où glissent, parfois, les picaresques éclats du *Tristram Shandy* de Sterne.

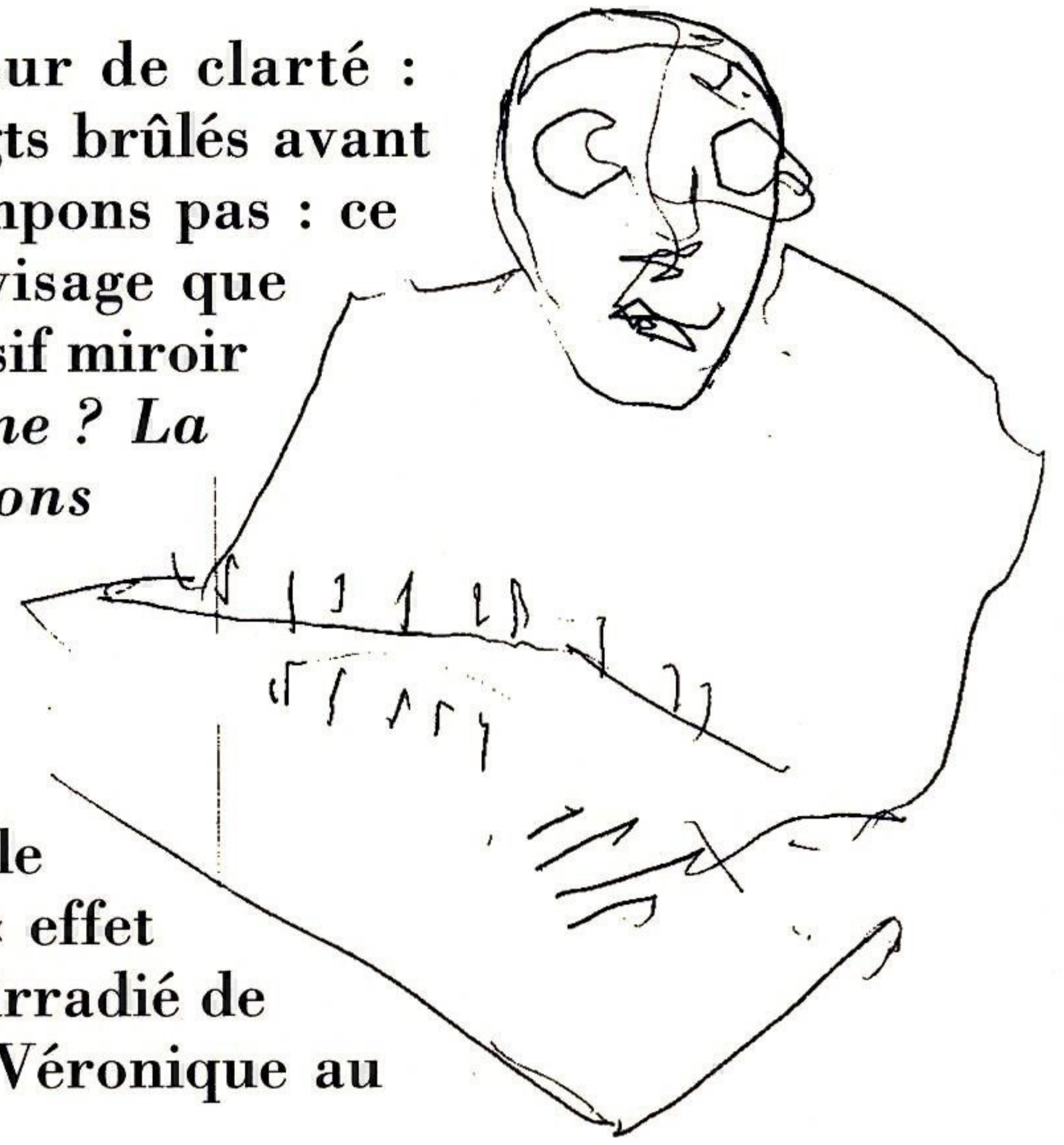
Conscient de pareille équivoque, Leuquet, en artiste avisé, lacère la fresque bouillonnante de séraphins, de nuées et de rayons, tourbillonnant en carrousel sous son orageuse coupole, à l'aide d'intenses « crevés », de sèches fulgurances d'éclairs ou, plus singulièrement encore, avec ces mêmes « déchirures d'azur » qui hantaient Mallarmé. Ces *éclaircies*, (faut-il dire ces « embellies » ?) sont les instants où la trame saturée des images et des visions d'une luxuriante prose distend pour laisser filtrer des éclats de poésie pure. Incandescence d'une inaltérable enfance, lueur d'aube à travers les fissures des volets, petite flamme aérienne de la veilleuse dans les nocturnes de Georges de la Tour. Graines perdues de l'Arbre d'Eden : « *la lumière n'était pas venue habiter le regard de Moïse/L'Arche dormait encore dans le cœur des forêts...* »



Mais comme ils sont chèrement reconquis, ces éclats de la grâce première ! Au narcissisme, trop volontiers auto-proclamé, du créateur,



Leuquet substitue une vision prométhéenne du voleur de clarté : combien de déserts de cendres devront tamiser ses doigts brûlés avant de ramener quelques braises ardentes ? Ne nous y trompons pas : ce n'est nullement le complaisant reflet de son propre visage que traque, sans répit, l'artiste aux aguets devant son corrosif miroir intérieur : « *Qui peut se flatter de connaître l'homme ? La sagesse est un rêve, la folie une passion, nous vivons d'apparences, nous mourrons de les perdre...* » Ainsi des autoportraits successifs de Rembrandt, écorché vif perpétuel. Nulle complaisance : tout juste un féroce arrachement de masques jusqu'à ce qu'apparaisse – ou transparaisse – enfin, à même la toile nue, la seule face qui ne doive rien – ou si peu – à un « effet de l'art » – le même visage meurtri, insulté, raillé mais irradié de son ultime vérité, tel que le recueillit le linge frais de Véronique au soir de la Passion...



Entre la Chimère aux ailes diaprées et la Sphinge minérale, chaque homme se prend à hésiter, Œdipe incertain de sa route, au carrefour d'un choix qui justifiera sa destinée : faut-il se consacrer à son seul accomplissement ou, au péril de sa raison, peut-être aussi de son âme, tenter, dès ici-bas, « *de forcer le mur fait des poussières de la mort ?* » Cet enjeu faustien parcourt le livre, écho à une autre dualité fondamentale : la nécessaire et impossible fusion entre *animus* et *anima*. Le monde créé a échappé à la lumière du premier matin, flottant entre un ciel encore sans astres et une onde-mère où n'avaient point germé les fluides étincelles de la vie. Il est devenu tout entier charnel, matériel, opaque – mortel aussi. Il dresse entre l'infini et nous sa stature démesurée de « géante » baudelairienne (cette infernale Lilith qu'est, ici, la goule monstrueuse et attirante, dérisoirement baptisée « Madame Ernest »). Davantage que la tentation luciférienne de la Chute, elle propose à l'homme égaré un piège plus subtil que l'illusoire possession des « Royaumes de ce Monde » : une *co-naissance* résurrectionnelle, un abandon rédempteur : « *Un instant je suis dieu dans l'étau de tes cuisses/Je deviens ton enfant quand ta bouche me mord* »... Sataniques incantations, dignes des *Fleurs du Mal* !...



Quel recours reste-t-il à l'artiste pour échapper à l'écrasante puissance de cet Esprit de la Terre ? Bien peu de choses, en vérité, du moins aux yeux des Arrogants et des Puissants. Nulle onction messianique. La seule et fragile conscience d'arracher à sa propre incertitude une miraculeuse vérité qui le dépasse et vers laquelle chaque instant de sa solitude s'écoule ainsi que les grains d'un sablier : cette Ombre qui, patiemment, se nourrit de la substance de l'homme, s'allonge, *prend corps* à mesure que le soleil se couche, avant de se fondre dans la nuit où, bien avant elle, s'est englouti le Voyageur.

Trace éphémère ? Non moins que l'encre sur le papier, le trait sur la page, la ride sur le sable, le sillage sur la mer...

L'art serait-il une « seconde vie » – tout comme le rêve nervalien ? On pourrait distinguer le sceau d'*Aurélia* en ce dérangent bouquin, tragique et jubilatoire. C'est en sacrifiant son orgueilleuse singularité que l'artiste peut enfin rejoindre ses frères humains. Et en acceptant que sa création devienne un chemin, non point un terme.

On célèbre et répète à l'envi la formule de Rimbaud dans la « *lettre du voyant* » : « *Je est un autre* ». Mais l'on méconnaît trop souvent celle que Nerval, d'une main un peu tremblante, avait tracée en marge d'un de ses ultimes portraits : « *Je suis l'autre* ».

« Je suis l'ombre », nous souffle, en écho, Paul Leuquet. Et tout le secret d'une œuvre d'homme, d'une vie d'homme, se livre, me semble-t-il, suspendu à l'haleine, à peine perceptible, de cet aveu.



MICHEL SUFFRAN

Les illustrations du texte de Michel Suffran sont des dessins au stylo bille extraits du livre de Paul Leuquet, *Monsieur Dubois ou les mémoires de mon Ombre*, Opales, 1995.